N°65 - **NOVEMBRE 2014** - GRATUIT

la ficelle

L'histoire de Lyon va vous surprendre

HISTOIRE DES SOYEUSES

DE LA TRAVAILLEUSE DES CHAMPS À LA FEMME-OUVRIÈRE

Fondé en 1965
BIP
Bureaux Immobiliers du Plateau
Spécialiste sur Croix-Rousse, Lyon 1er, Caluire
Cabinet Balland
113, bd Croix-Rousse 69004 Lyon
Consultez nos annonces sur www.agencebip.com
04 78 28 46 36

Serrurerie croix-roussienne

Une serrure 3 points en classe A2P à 565 euros TTC
Fourniture et pose
+ entrebailleur OFFERT

OUVERTURE DE PORTES

REPRODUCTION TOUTES CLES, TOUS TYPES DE PORTES

SPECIALISTE PORTES BLINDEES ET COFFRES FORTS

RESTAURATION DE SERRURES ANCIENNES

ALARMES

AUTOMATISME

SERRURIER AGREE ASSURANCES

Depuis 1968

DEPANNAGE

6 jours / 7

De 6h00 à 0h00

06 80 87 36 02

127, boulevard de la Croix-Rousse 69004 LYON Tel : 04 78 39 12 54

www.artisans-croixroussiens.fr / fdelisle.natwca@orange.fr

N°65 - Novembre 2014

la ficelle

Directrice de la publication
Julie Bordet-Richard
(06 14 03 75 34)

Publicité
publicite@laficelle.com

La Ficelle.
94 bd de la Croix-Rousse
69001 Lyon
Tél. 04 78 28 16 58
redaction@laficelle.com

Impression :
IPS (Reyrieux -01)
Edité à 15 000 exemplaires

Distribution :
Société Goliath, Lyon 1er

La ficelle SARL
Capital : 8000 euros. Siège social : 94 boulevard de la Croix-Rousse 69001 Lyon. Objet social : édition de publications de presse et de sites Internet
Gérant : A. Bordet.
RCS : 503 200 487 RCS LYON
ISSN 2111-8914

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle par quelques procédés que ce soit, des pages et des publicités publiées dans la présente publication, faite sans autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon.

Édito

La ficelle de novembre rend hommage aux canuts. Une occasion de s'arrêter sur le sort, peu réjouissant, des femmes ouvrières aux XIXe et XXe siècles. Bonne lecture !

Julie Bordet-Richard

Le journal ne vit que par ses annonceurs, en les privilégiant lors de vos achats, vous aiderez La ficelle.

Sommaire

La ficelle démêle
Histoire des soyeuses : de la travailleuse des champs à la femme-ouvrière

Les artistes de La ficelle
Guillaubey, sculpteur

En images
Lyon d'autrefois

Les rendez-vous de La ficelle
L'agenda de la Fête des Lumières

Les lieux de dépôt du journal figurent sur www.laficelle.com

Retrouvez *La ficelle* en téléchargement sur www.laficelle.com

Les lieux où trouver La ficelle

PAPIER 100% RECYCLÉ

Histoire des soyeuses
DE LA TRAVAILLEUSE DES CHAMPS À LA FEMME-OUVRIÈRE

CANUT. Le mot est très utilisé. On y associe des commerces en tout genre, allant du café jusqu'au lotissement, des objets marketing qui vont de la canette porte-clefs au cendrier dévidoir en passant par le fromage…Pourtant derrière ce mot « Canut » se cachent des hommes et des femmes qui ont travaillé dur, souffert, lutté pour défendre leur droit au travail et à la dignité.

Des journées de travail qui durent de 13 à 16 heures par jour et une rémunération qui chute de moitié en quelques années opposent canuts et marchands. C'est dans ce contexte qu'éclatent deux grandes révoltes, en 1831 et 1834. L'insurrection fera 150 morts et 500 blessés. En association avec les manifestations de novembre qui leur rendent hommage, La ficelle, à sa manière, a voulu parler du travail des femmes et mettre l'accent sur leurs conditions d'existence. Sans vouloir faire une thèse sur le sujet, il nous a paru intéressant de rechercher des témoignages ou récits qui retracent les conditions des femmes au XIXe et début du XXe siècle à Lyon.
Nous avons cherché désespérément des témoins des métiers de guimpière, dévideuse, ourdisseuse, moulinière…Malheureusement ceux-ci n'ont pas forcément l'envie de communiquer ou bien ne sont plus là pour le faire. Nous avons cependant eu la chance de rencontrer Henriette.

Henriette habite à la Croix-Rousse. Elle nous raconte le métier de guimpier dans l'atelier que possédaient ses parents place Croix-Paquet, dans les années 40.
H- « Je suis née dans la guimperie, mes parents et grands-parents ayant les uns et les autres créé leur entreprise. La guimperie va du moulinage à la dorure. L'opération consiste à enrouler autour d'un fil textile dit "l'âme" un fil de métal précieux préalablement aplati. C'est une succession de manipulations délicates pour arriver au fil le plus fin possible. Il faut changer de bobine, le fil de métal n'étant pas plat, il faut l'écraser, l'étirer, le passer du moulin au rotin, pour descendre dans le « cuillut » (le terme est introuvable dans le lexique des métiers du textile NDLR), et l'aplatir une dernière fois avant de l'envoyer chez le « fabricant ».

Les pensionnaires des Soieries Bonnet en 1911. On distingue à droite une des religieuses de l'ordre de Saint-Joseph.
Carte postale, Cl.Come.
© Collection départementale des Musées de l'Ain, J.Alves

Intérieur d'atelier canut. © Musées Gadagne

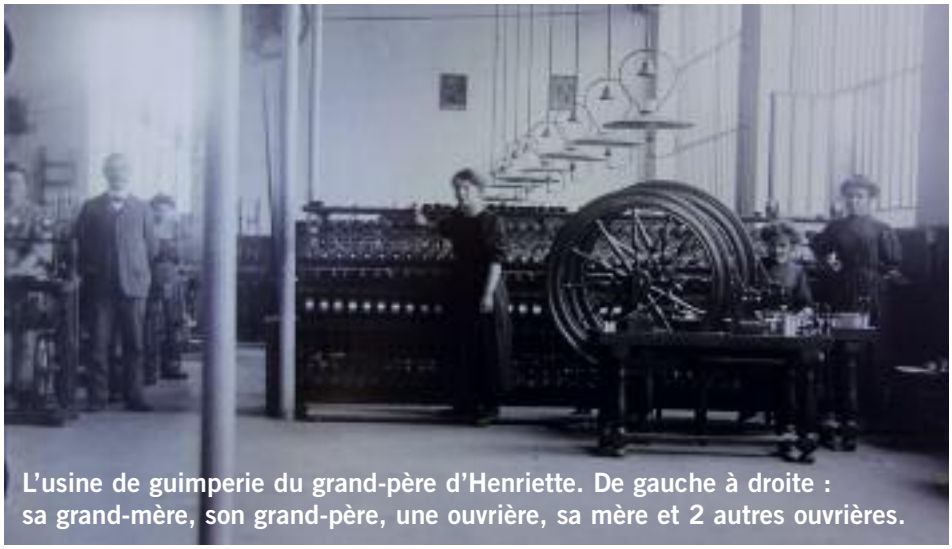
Les métiers devaient être nettoyés régulièrement pour ne pas gêner le passage des fils d'or. Ceux-ci étaient si fins qu'ils pouvaient casser à tout moment. Le nettoyage des moulins pouvaient être faits par un homme, mais toutes les opérations de guimperie restaient un travail essentiellement féminin car il demandait de l'habileté et peu de force physique. Le travail de précision, la poussière des fils qui frottent, la graisse des machines, la station debout pendant de nombreuses heures rendaient le métier salissant et fatigant, les 40 heures n'étant pas encore d'actualité. Le métier était tributaire de la mode et du marché et pendant les périodes de chômage relativement longues, les emplois des ouvrières étaient suspendus et mon père fermait l'atelier. Les couvertures sociales étant peu développées ou inexistantes, chacun attendait le retour des commandes en faisant d'autres métiers ».

LF - C'était une entreprise familiale ?

H- « Tous les enfants de la famille rendaient des services quand il le fallait. Mon frère aîné livrait des « balles » chez le fabricant avant de partir à l'école. Quand mon père est tombé malade, j'ai dû aider ma mère à faire tourner l'entreprise. J'étais une fille. On me désigna tout naturellement pour ne pas entraver les études de médecine que poursuivait mon frère aîné. Après mon bacho, j'y ai travaillé pendant deux ans. Je n'avais pas de spécialité, j'assurais les tâches là où le besoin se faisait sentir, en cas de maladie ou de surcharge de travail des ouvrières. Par la suite, ma mère me conseilla de ne pas continuer dans ce métier sans avenir pour moi et me poussa à continuer mes études. J'ai beaucoup de reconnaissance envers elle qui m'a permis de devenir pharmacien.»

LF- Comment vos parents avaient-ils appris le métier ?

H- « C'est ma mère qui était guimpière, elle avait appris le métier chez ses parents. La campagne ne fournissant plus le travail nécessaire, son père était venu « tenter sa chance » à la ville en créant son usine à Villeurbanne, rue Léon Blum. Elle était de moyenne importance avec une quinzaine de métiers, une dizaine d'ouvrières qui se



L'usine de guimperie du grand-père d'Henriette. De gauche à droite : sa grand-mère, son grand-père, une ouvrière, sa mère et 2 autres ouvrières.

partageaient les tâches de stoppage, moulinage, dorure et un mécanicien (occasionnel ou à demeure, je ne saurais pas le dire). Ma grand-mère avait appris la guimperie dans un atelier place Croix-Paquet. Ma mère me montrait toujours le haut de l'immeuble où elle avait été logée, dans un dortoir attribué aux ouvrières, sous les combles de l'immeuble. C'est la seule chose que je sais d'elle ».

LF- A quel âge votre mère a-t-elle commencé à travailler?

H- « Après une scolarité chez les religieuses, elle a travaillé chez son père. Ma grand-mère était à ses côté, mais c'est lui qui dirigeait l'entreprise. Les femmes n'avaient pas leur mot à dire, c'était l'époque des femmes soumises. Ma mère a 17 ans sur la photo faite en 1910. Sans spécialité, elle était préposée à tout. Elle a tout appris chez ses parents. C'était une femme remarquable, courageuse, discrète, travailleuse. Elle a rencontré mon père par l'intermédiaire d'une ouvrière dont il était le frère. Tous deux ont monté leur atelier de guimperie sur les pentes de la Croix-Rousse. La bonne marche de

L'Écho de la Fabrique [1]

Numéro 64 - 23 mars 1834

Extrait du Conseiller des Femmes

Depuis long-temps[2] des plumes éloquentes, des cœurs généreux, plaident la cause des malheureux ouvriers de notre ville, mais excepté M. Jules Favre, personne n'a pensé au sort déplorable des femmes, des filles de la classe ouvrière, et par classe ouvrière, je n'entends pas seulement celle qui travaille sur le métier, mais aussi celle dont l'industrie se rattache directement ou indirectement à la fabrication des étoffes de soie ; de ce nombre sont les dévideuses, frangeuses, couseuses, découpeuses de schalls, etc., etc. Dans cette malheureuse et utile portion de la population de notre opulente cité, la misère et ses horreurs n'épargnent pas même l'enfance. – Dès l'âge de six ans une malheureuse petite fille est attelée à une roue de mécanique dix-huit heures par jour, elle gagne huit sous, en dépense deux, trois au plus, pour ajouter une insuffisante portion de mets grossiers à son pain plus grossier encore ; cette enfant étiolée par un travail au-dessus de ses forces, abrutie par une existence toute contre nature qui s'écoule dans des ateliers malsains, hideux de malpropreté, végète ainsi dans la plus déplorable ignorance. Si son enfance maladive échappe à tant de maux, elle atteint une jeunesse plus malheureuse encore. Réservée à la fabrication des étoffes unies (les plus mal rétribuées), une femme travaille quinze ou dix-huit heures, souvent les dimanches et fêtes, pour gagner un salaire qui suffit à peu près à la moitié de ses besoins les plus urgents. ..Restent alors celles qui se rattachent à la fabrique. Veut-elle dévider de la soie ? Il ne suffira pas, pour obtenir de l'ouvrage, de le bien exécuter et d'être d'une exacte probité, il faudra auparavant, à quelque titre que ce soit, être recommandée au commis qui tient la balance. Celui-ci, puissance secondaire, tient peu de compte des ordres du chef lui-même, ou s'il ne peut éluder l'injonction de donner de l'ouvrage à telle ouvrière qui n'a pas cherché sa protection, alors commence pour elle une suite de vexations qui finit par lasser la misère la plus patiente….

Jane Dubuisson. Rédactrice du « conseiller des femmes » hebdo 1832-1834 dirigée par E Niboyet

Les Soieries C.J. Bonnet à Jujurieux, vue de l'usine pensionnat vers 1870, aquarelle, anonyme.
© coll. Conservation départementale des Musées de l'Ain /J. Alves

l'entreprise nécessitait le travail à plein temps de ma mère qui était obligée de mettre ses enfants en nourrice. Elle espérait pouvoir gagner suffisamment d'argent pour avoir une nourrice à demeure mais la venue d'un quatrième enfant l'en empêcha. Il fallait « travailler plus pour ne pas gagner moins ». Elle a beaucoup souffert et culpabilisé de devoir s'en séparer. Les nourrices n'étaient pas toujours de «bonnes nourrices » et beaucoup d'enfants mourraient faute de soins. Mon frère aîné a failli faire partie de l'un deux ».

Des ateliers-dortoirs aux usines-pensionnats

Au XIXe la France est encore en grande partie rurale. Les femmes ont toujours travaillé. Elles s'occupent des travaux ménagers, de la basse-cour, de la fabrication du pain, du beurre et du fromage, et travaillent aussi aux champs lors des fenaisons, moissons, ramassages des betteraves, vendanges. A cela s'ajoutent des travaux à domicile de tissage, passementerie, broderie… Menés de front avec les autres tâches, ils leur permettent d'améliorer le quotidien tout en continuant de s'occuper de la famille. Dès leur plus jeune âge, les enfants participent aux tâches. Les garçons sont utilisés pour les travaux de la terre et les filles en surnombre, « placées ». Elles deviennent domestiques, bonnes ou nourrices. L'extrême pauvreté des ménages incite à délaisser les campagnes pour la ville où les possibilités de travail sont plus nombreuses. Les ateliers et manufactures textiles offrent bon nombre d'emplois aux femmes sans qualification. Après être travailleuses des champs, elles deviennent femmes-ouvrières.

La Fabrique lyonnaise est une organisation formée d'un chapelet de petites et grandes entreprises qui vont du dévidage des cocons de vers à soie jusqu'au tissage des délicats tissus de soie façonnés. A Lyon, dans les ateliers, les canuts tissent à façon, dépendent du marché et du bon-vouloir du fabricant. Le travail du canut et celui des ouvrières est dur. Flora Tristan, dans son étude sur les conditions des ouvriers, dénonce celles du canut : « La Croix-Rousse, une vraie croix, où le pauvre prolétaire est crucifié vingt heures sur vingt-quatre ».

Etre ouvrier de la soie, avec un salaire trop bas, pour une alimentation insuffisante dans un environnement insalubre, et femme de surcroît, nous laisse imaginer les difficultés de la vie quotidienne de celles-ci. « Les tisserands travaillent chez eux sous la coupe d'entrepreneurs et ils ont eux-mêmes sous la coupe des dévideuses de trame ».

(Les femmes au travail- Charles-Roux, Ziegler, Cerati, Bruhat, Guilbert, Gilles)

Le travail harassant, les longues journées de travail contraignent les ouvrières à se loger dans les dortoirs attenants à l'entreprise. Très répandus dans la ville au début de l'industrialisation, ces dortoirs sont décrits comme étant insalubres, sous les toits, sans air renouvelé, froid l'hiver et

L'usine Bonnet de Jujurieux

L'usine pensionnat de Jujurieux va devenir la grande œuvre philanthropique de Claude-Joseph Bonnet. Elle synthétise sa volonté d'organiser le monde à sa manière. Tout comme ses affaires, il dirige la vie de ses employés de Jujurieux. Claude Joseph Bonnet est une figure emblématique du catholicisme militant. La présence des religieux dans l'usine est pour lui une évidence. L'action du patron se confond avec une volonté d'éducation, il s'estime responsable moral des pensionnaires, de formation et d'instruction religieuse. En même temps, il dispose par ce biais d'une main d'œuvre servile et dévouée qui lui permettra de s'enrichir rapidement. « Chrétien convaincu, il croyait pouvoir concilier l'idée religieuse et l'idée commerciale et favoriser la régénération des campagnes ». L'usine de Jujurieux compte 600 jeunes filles mineures, dont 1/6e sont des enfants trouvés à Lyon.

Stéphane Autran 2011.

Usines-pensionnats de Boussieu : “le bagne capitaliste”

La loi du 22 mars 1841 autorisait les employeurs à embaucher des enfants à partir de l’âge de 8 ans ; il semble qu’Auger ait préféré les embaucher à partir de 12 ans, une fois leur communion faite et les obligations scolaires accomplies. Dans les archives, on trouve à Boussieu un seul cas d’infraction à la législation qui avait été modifiée par la loi du 19 mai 1874 limitant la durée du travail des mineurs. L’inspecteur d’académie signale le 7 juin 1880, le cas d’une jeune fille - Marie Drevet - âgée de 10 ans qui travaille plus de 6 heures par jour et ne possède toujours pas le certificat d’études… La grande majorité des ouvrières sont étrangères à la localité. Celles qui habitent les environs arrivent dans de grandes voitures tirées par des chevaux, qu’elles appelaient des « galères », le dimanche soir ou le lundi matin. Mais les ardéchoises ou les savoyardes peuvent rester 6 mois sans retourner chez elles. Quant aux Italiennes, il arrive qu’elles ne puissent pas repartir, faute d’argent pour se payer le voyage… Elles sont recrutées comme apprenties pour une durée de 4 ans et ne touchent aucun salaire mais une dot leur était remise après leur départ. Si la jeune fille avait eu de nombreuses amendes, elle devait effectuer une nouvelle période pour payer sa dette. D’une manière générale les ouvrières du textile étaient parmi les moins bien payées. Vers 1880, le salaire moyen d’une tisseuse est de 1,70 francs par jour, alors que le kilo de pain coûte 0,36 francs et les pommes de terre 5,60 francs le kilo. Dans les usines-pensionnats la rémunération globale était encore plus faible. A Boussieu, elles étaient nourries, blanchies et logées. Au bout de 4 ans la dot pouvait s’élever à 150 francs (une ouvrière gagnait en moyenne dans l’Isère environ 500 francs par an). Elles dormaient dans un espace encombré, mal aéré, où elles couchaient le plus souvent à 2 dans un même lit et où la tuberculose faisait des ravages comme en témoigne un inspecteur du travail qui insiste sur la nécessité de balayer et mouiller les ateliers en dehors des heures de travail et d’installer des crachoirs.

La journée de travail est longue : 14 heures jusqu’en 1870 puis 12 heures et enfin 10 heures à partir de 1904. Ces horaires sont appliqués du lundi au samedi. Dans les ateliers les conditions de travail sont très pénibles à cause du bruit et de la poussière. Dans l’atelier de moulinage il est important pour le bon déroulement de l’opération que le taux d’humidité relative soit de 90 % et la température supérieure à 24 degrés. Le taux d’humidité devait être également élevé dans l’atelier de tissage afin que les fils ne cassent pas. L’inspecteur du travail, cité plus haut, déplore qu’aucune mesure ne soit prise contre les risques de saut de navette. Cet outil provoquait fréquemment des accidents en s’échappant du métier en marche et frappant les tisseuses au visage.

Un contemporain Justin Godard, dans un livre intitulé « Travailleurs et Métiers lyonnais » paru à Lyon en 1909 a décrit la vie de ces jeunes filles et jeunes femmes, rythmé par le « son de la cloche » et le « hurlement de la sirène ». Il a dénoncé la promiscuité, le manque d’hygiène, et fustigé la violation de la liberté de conscience. Il est interdit de parler durant les heures de travail ; la discipline qui règne est extrêmement stricte pour le moins que l’on puisse dire et la presse socialiste n’hésite pas à parler de « bagne capitaliste ».

Site officiel de Nivolas-Vermelle

brûlant l'été. Les ouvrières entassées connaissent la promiscuité, le manque d'eau et d'hygiène. « Ces forçats féminins, après avoir rempli cette journée de labeur, sont réduits le soir à monter sous les combles des maisons qui leur servent d'ateliers, dans des chenils qui leurs servent de dortoirs. Là, elles trouvent un grabat dont le linge n'est changé que tous les trois mois et le plus souvent tous les six mois. Quant aux accessoires, ils ne sont changés ou appropriés que lorsqu'on est obligé de les remplacer complètement. Tous les insectes de la création, pour me servir d'une expression vulgaire, habitent ces lieux infects, de sorte qu'après avoir épuisé leur corps en travaillant toute la journée pour entretenir le luxe des parasites, elles sont obligées de le donner la nuit, en pâture à la vermine !.. »[3]

Pour affronter la concurrence, et éloigner les ouvriers de la contestation urbaine, La Fabrique développe les usines hors de l'agglomération. L'usine regroupe plusieurs centaines d'ouvriers dont une majorité de femmes. Les ouvrières issues d'un milieu rural vivent dans un univers clos au règlement strict, et ne vivent que pour l'entreprise. Toutes les opérations de fabrication y sont intégrées. L'énergie des cours d'eau à proximité et l'abondante main d'œuvre, très jeune, « docile »et pas chère, offrent tous les avantages pour la prospérité de l'entreprise., « L'ouvrière des montagnes est en général résignée, plus docile, moins exigeante que celle des plaines... et aussi plus robuste ».[4]

Encadrées par des religieuses, elles sont soumises à une discipline sévère où silence, travail et vertu sont les critères de bonne moralité. Elles sont les futures « bonnes mères » et épouses accomplies. Quand le marché est conclu entre les parents et l'entreprise, il repose souvent sur la substitution du père par le patron, dans la formation et l'éducation et aussi dans sa dot. La jeune fille ne perçoit pas de salaire mais une dot à sa sortie, de laquelle on soustrait les quelques sous d'argent de poche, les dégradations, les vols… Les règlements, bien que similaires, varient dans certains détails suivant les établissements.

Une des premières usines-pensionnats de la région lyonnaise est la fabrique de châles de la Sauvagère à Saint-Rambert, Elle sert de modèle aux autres usines. « Les jeunes filles avaient leur dortoir et chacune d'elles avait son lit, ce qui représentait un progrès notable par rapport au lit étroit que devaient se partager deux ouvrières dans les ateliers de Lyon »

D'autres se créent, dont celles de Auger et Gindre à Boussieu et rue Hénon, celle du fabricant Claude-Joseph Bonnet, installée à Jujurieux. La mécanisation est en marche, l'usine prend des allures de monstre. Les petites mains, les unes à côté des autres, s'activent à des rythmes endiablés pour le nourrir. La main d'œuvre féminine, plutôt orpheline voire sourde et muette est recrutée dans les campagnes défavorisées, souvent vers 12 ans pour des journées de 10h par jour, 2h de plus pour les plus âgées. Corvéables à merci.

L'usine Gindre à la Croix-Rousse © Musée Gadagne

La main d'œuvre féminine, plutôt orpheline voire sourde et muette est recrutée dans les campagnes défavorisées, souvent vers 12 ans pour des journées de 10h par jour, 2h de plus pour les plus âgées. Corvéables à merci.

En continuant les recherches sur la condition des femmes, on trouve des écrits, des considérations, des analyses nombreuses sur le sujet. Le XIXe siècle est riche en revendications. Les canuts luttent pour le prix de façon, créent les premiers syndicats et caisses de solidarité. Quelques femmes osent aussi revendiquer leur droit au travail. Elles ne demandent pas l'égalité avec les hommes, pas encore, mais seulement une rémunération supplémentaire pour pouvoir se loger hors de l'usine où les conditions d'embrigadement sont souvent infernales. C'est le cas des ovalistes. À Lyon, durant l'été 1869, 250 ouvrières ovalistes se mettent en grève pour demander une augmentation de leur salaire et une diminution de leur temps de travail. Ce sont des ouvrières de la soie dont le travail consiste à appliquer des traitements préparatoires au fil de soie grège au sortir de la filature, afin de le rendre propre au tissage (l'ovale étant la pièce centrale du moulin qu'elles surveillaient). Cette activité s'appelle également le moulinage. Ces ouvrières sont recrutées dans les campagnes voisines de Lyon,

La grève des Ovalistes

Avant 1848, en France, les malheureuses assujetties à cette industrie meurtrière, travaillaient, dans les villes seize heures par jour, à 1 fr. 25 environ. Dans les campagnes où aucune police ne surveillait la cupidité des patrons, elles travaillaient dix-sept heures, et les meilleures ouvrières gagnaient de 18 à 25 fr. par mois. Ce n'est pas tout, pour complaire à son patron, le garde-chiourme de ces bagnes inavoués, ou, si l'on veut, le contremaître, trouvait encore le moyen, par des manoeuvres infernales, de leur voler deux heures par jour, ce qui, tout compte fait, portait la journée à 18 et 19 heures! Et pour pousser l'abomination à son comble, on rencontrait, et on rencontre encore, de jeunes ouvrières de 9, 10 et 11 ans!... Que l'on vienne nous dire encore après cela que nous vivons sous des gouvernements libéraux! Que l'on vienne nous dire encore que les commerçants et les industriels qui accaparent les millions au prix de tant d'atrocités sont d'honnêtes gens ! Un homme qui, dans un mouvement de colère, portera à son semblable, un coup pouvant porter atteinte à sa santé ou à sa vie, sera traduit devant les tribunaux, condamné comme un misérable dangereux pour la société, et ce sera justice; et tous ces vampires qui se vautrent dans un luxe insultant, et qui, de propos délibéré, assassinent indirectement des milliers de producteurs, passeraient impunément pour d'honorables citoyens ! Mais alors, logique, où es-tu ?

En 1848, une grève éclata, de justes réclamations se firent entendre, et après quelques jours de lutte, la journée fut réduite de deux heures pour les ouvriers de Lyon. Cette nouvelle condition a duré jusqu'au commencement de juillet 1869, époque à laquelle de nouvelles réclamations ont été adressées aux patrons. Après un mois ou cinq semaines de lutte, la grève s'est terminée par une diminution de travail de deux heures. Bref, on en est arrivé à obtenir de ne travailler que 10 heures par jour. Quant au prix de la journée, il est resté à peu près ce qu'il était avant la grève. Quelques jours de prison pour les unes, quelques jours de famine pour beaucoup d'autres, tel a été le prix auquel s'est faite cette conquête.

Palix. Association Internationale des Travailleurs-1869

Echo de La Fabrique Numéro 15. 5 février 1832 -

Il entre, année commune, à l'Hôtel-Dieu de Lyon, 15.000 malades, tant de Lyon que des dix-sept départemens environnans. Sur ce nombre, les ouvriers en soie de Lyon et des faubourgs, en fournissent, année commune, 3 mille, dont un peu plus de la moitié en femmes, et la mortalité est du dixième. Ainsi, on peut calculer qu'il meurt par an 300 ouvriers en soie à l'Hôtel-Dieu, et que cette classe forme un 5ème des malades. Dans une salle de femmes, sur 1.217 entrées l'année dernière, il y a eu 502 ouvrières en soie.

Quelques femmes osent aussi revendiquer leur droit au travail. Elles ne demandent pas l'égalité avec les hommes, pas encore, mais seulement une rémunération supplémentaire pour pouvoir se loger hors de l'usine où les conditions d'embrigadement sont souvent infernales.

Notre métier, vous accompagner.

Dans les moments les plus difficiles de la vie, nous avons tous besoin d'être bien accompagnés.

Au Choix Funéraire, **notre différence, c'est l'humanité et l'implication de nos équipes.**

Nous guidons vos choix, vous **conseillons et réalisons toutes vos demandes**, des plus simples aux plus personnelles, toujours au prix juste.

Pour offrir à chacun l'hommage unique qu'il mérite.

LE CHOIX FUNÉRAIRE
LE CHOIX DE LA VIE

ETS CHABOUD

69008 LYON
154 cours Albert Thomas
04 78 74 71 26

69300 CALUIRE
15 rue Jean Moulin
04 78 91 87 92

69004 LYON
7 rue Hermann Sabran
04 78 29 87 17

www.ets-chaboud.fr

L'usine Gindre à la Croix-Rousse

payées 1,40 francs la journée de 12 heures, et logées dans des chambres souvent insalubres, surpeuplées et sans eau. Après plusieurs semaines de lutte, seule une diminution du temps de travail leur est accordée soit 10h au lieu de 12, mais aucune augmentation de salaire leur permettant de trouver un logement autre.

Les nourrices au XIXe siècle

La mise en nourrice des enfants à la naissance est une pratique courante. « l'allaitement des nouveaux nés par une personne requise à cet effet » a toujours existé. Signe extérieur de richesse ou nécessité, toutes les classes de la société y recourent. La mortalité infantile très élevée est due aux mauvaises conditions de transport (froid, entassement) aux nourrices qui allaitent plusieurs enfants et qui ont recourt au lait d'animaux et aux bouillies inadaptées au nourrisson, au manque d'hygiène, au manque de surveillance…

A Lyon ville industrielle, plus de la moitié des enfants nés à Lyon sont confiés à des nourrices « à emporter ». Plus les ménages sont pauvres, plus la nourrice est éloignée.

1. L' Echo de La Fabrique est un hebdomadaire publié de 1831à 1834 par les ouvriers en soie de Lyon – numéros en ligne sur le site de BM Lyon

2. l'orthographe est celle de l'auteur

3. Lyon, le 3 septembre 1869. L. Palix tailleur, direction AIT (association internationale des travailleurs): comité exécutif, rédaction et correspondance

4. Abel.Chatelain Les migrants temporaires en France de 1800 à 1914

Sources

- Claire Auzias, La Grève des ovalistes : Lyon, juin-juillet 1869
- Rojon l'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914)-Thèse 2007 université Lumière
- La vie quotidienne des canuts-B.Plessis L.Chatel

« Historiquement et dans la plupart des sociétés, les hommes ont pris prétexte de la nature féminine pour interdire aux femmes les activités publiques en réduisant leur domaine à l'espace domestique. En Europe en général et en France en particulier, la modernité, introduite à l'époque des Lumières, a ouvert la voie à l'esprit de liberté auquel pouvait aspirer tout individu (homme ou femme). En France, les autorités ont décidé d'interdire légalement l'accès à la liberté des femmes par la législation en promouvant le Code civil en 1804, dont le modèle servira d'exemple à d'autres pays européens. Les femmes sont alors mises sous la tutelle du père puis du mari. Ce n'est qu'en 1965 que les femmes peuvent choisir librement de travailler sans l'autorisation de l'époux »

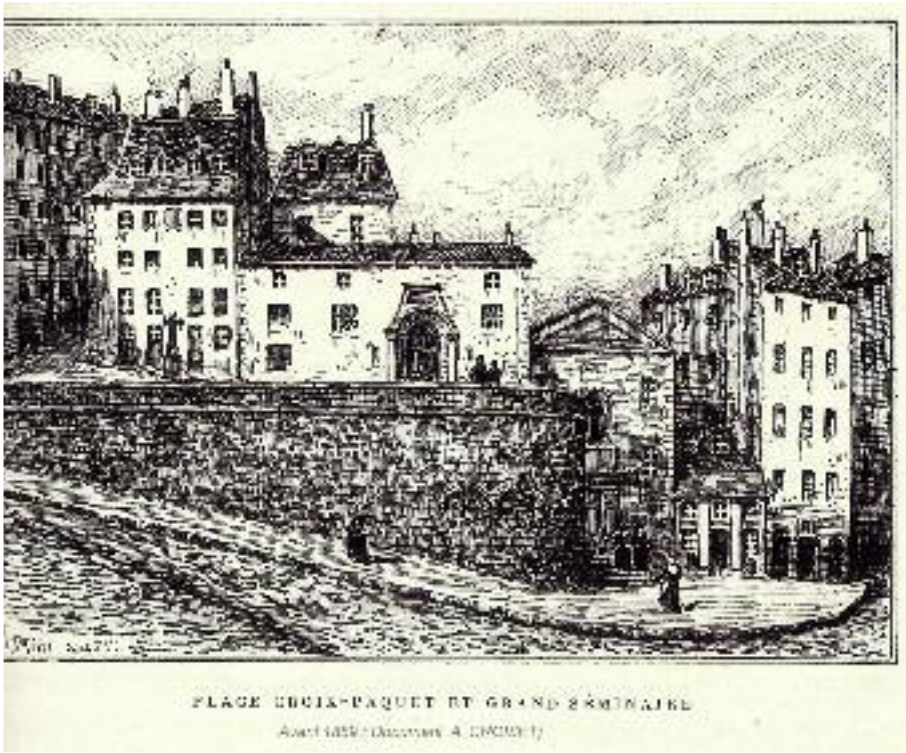
Michele Riot-Sarcey Historienne Professeure à l'Université Paris VIII

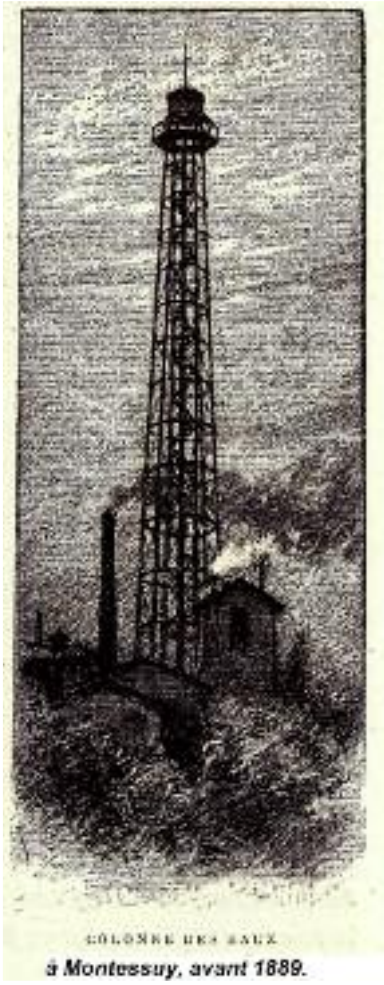
Les nourrices : La situation à Lyon au XIXe siècle

Lyon est un cas particulier. Ville industrielle, elle se distingue des autres villes françaises. L'allaitement mercenaire y est très ancien (dès le XVIIe siècle) et touche presque toutes les classes sociales. Cette pratique, ailleurs réservée aux classes aisées de la population urbaine, est ici observable dans les familles bourgeoises comme dans celles d'artisans (bouchers ou menuisiers) ; mais aussi chez les ouvriers et ouvrières en soie. Les raisons qui les poussent à envoyer leurs enfants à la campagne ne sont bien évidemment pas les mêmes. Pour les familles aisées « ne pas nourrir est la marque d'un rang social élevé ». Quant aux femmes d'artisans, elles travaillent près de leurs maris ou dans la boutique et ne peuvent s'occuper des enfants. Tout comme les femmes de canuts. Il y a un lien entre travail de la femme et mise en nourrice : la nouvelle dynastie industrielle des Gillet dans la première moitié du XIXe siècle, en est un bon exemple : « François et son épouse travaillent beaucoup. Et le couple doit mettre ses enfants en nourrice. » A la génération suivante, les femmes ne travaillent plus et les enfants restent au foyer. Joséphine, l'épouse d'Antoine Lumière aide son mari à l'atelier de photographie puis à l'usine de Montplaisir, comme le raconte leur fils Auguste Lumière. Ce n'est pas l'obligation de travailler qui pousse la bourgeoise lyonnaise à mettre son enfant en nourrice. Il faut au préalable, faire remarquer que la bourgeoisie lyonnaise est catholique et très féconde. Cela a un impact sur ces questions dites de nourrissage. Les dames de la bonne bourgeoisie lyonnaise nourrissent quand elles le peuvent. Mais fatiguées par des grossesses rapprochées, nombre d'entre elles y renoncent à partir du troisième ou du quatrième enfant. Et les médecins les encouragent dans ce sens. On sait que le malthusianisme bourgeois qui sévit à Paris au XIXe siècle ne se retrouve pas à Lyon. Il n'est pas rare de voir des familles de dix ou douze enfants. La fertilité est une tradition familiale qui s'explique par la religion et la nécessité de l'avenir dynastique.

Emmanuelle ROMANET Docteur en histoire, Université Jean Moulin Lyon 3 » La mise en nourrice, une pratique répandue en France au XIXe »

Lyon *d'Autrefois*





à Montessuy, avant 1889.

Pour les besoins de notre rubrique "Lyon autrefois", La ficelle recherche tout document photographique relatif à La Croix-Rousse : objets, photographies, affiches…
Merci de nous contacter :
redaction@laficelle.com

Pour vos fêtes de Noël, notre équipe sera heureuse de vous accueillir et de vous présenter sa gamme de chocolats et confiseries.

La Toque Blanche
Jacques Chaussende
Artisan Chocolatier

Visite commentée de l'atelier de fabrication de chocolats tous les 1er samedis du mois.

Vente directe particuliers, cadeaux d'entreprise, CE.

11 rue d'Austerlitz- Lyon 4e
tel: 04 72 07 90 52- Fax : 04 78 29 47 79
ouvert du mardi au vendredi de 8h à 12h et de 14h à 19h
Le samedi de 9h à 12h30 et de 14h30 à 19h.
OUVERT EN DECEMBRE

Agenda

DÉCEMBRE 2014

Fête des Lumières

LYON 1

◆Magical Mystery Mirrors

Jardin des Chartreux, Lyon 1
Egarez-vous volontiers dans ce labyrinthe sensoriel parsemé d'objets lumineux et sonores, à la recherche du miroir que recèle chacun d'entre eux. Que reflètent ces objets lorsque vous les contemplez ?
Avec le soutien du Lycée Jacques de Flesselles

◆Nuage d'Origami Lumineux

Place Chardonnet - Montée du Perron, Lyon 1
Levez les yeux et contemplez, entre terre et ciel, ce nuage composé de mille cristaux colorés, dont les teintes interprètent les sons de l'univers.

◆La Plateforme Galactique

Place Chazette, Lyon 1
Traversez la place sous un immense plafond tissé de fils fluorescents, qui ressemble étrangement à une plateforme d'atterrissage… Un vaisseau intergalactique viendra-t-il s'y poser pendant la Fête des Lumières ?

◆Convergences

Quais de Saône, Lyon 1, Lyon 2
La Basilique de Fourvière, monument emblématique de Lyon, rayonne dans toute la ville grâce à l'installation d'une boule aux mille facettes réfléchissantes diffractant couleurs et lumières environnantes.

◆Sweet City & Lumignons du Cœur

Montée de la Grande Côte, Lyon 1
En 2014, faites un geste solidaire pour la Croix-Rouge Française à l'occasion de ses 150 ans, en participant, le 8 décembre, à composer une fresque lumineuse géante avec des milliers de lumignons. Retrouvez les Lumignons du cœur sur la Montée de la Grande Côte, d'où brille une lampe monumentale au filament en forme de cœur lumineux palpitant. Ce signal, visible depuis toute la ville, a été créé par l'architecte et plasticien Jacques Rival.

L'Opéra est le nouveau terrain de jeu des Anookis

◆La promenade des lumignons du jardin d'Ornano

Place Morel, Lyon 1
Avec les habitants du quartier, venez fabriquer des lumignons avec des bouteilles de verre découpées et des bougies fabriquées à base d'huile usagée. Ceux-ci, disposés sur la place Morel, et parsemés de petits textes et mots poétiques en différentes langues, participent composer un chemin poétique dans une ambiance intime et contemplative.

◆Axial

Place Colbert, Lyon 1
Immergez-vous dans un univers sensoriel parallèle en pénétrant dans cet insolite « corridor », et prenez le contrôle de l'installation en jouant en temps réel avec les formes lumineuses et sonores qui la compose.

◆Champs de Lavande

Amphithéâtre des Trois Gaules, Lyon 1
Révélée par la magie de la lumière ultraviolette, la lueur bleutée d'un champ de lavandes perce l'obscurité, transformant l'atmosphère hivernale en songe d'une nuit d'été en Provence.

◆Lanternes de fête

Rue de la République Nord - De Cordeliers à Hôtel de Ville, Lyon 1
En déambulant à la lueur des lanternes chinoises suspendues aux arbres de la rue de la République, de la rue Grenette à la rue Serlin, immergez-vous dans la tradition du Nouvel An Chinois. Ces lanternes ont été offertes par la ville de Canton (Chine) à Lyon dans le cadre de leur jumelage.

◆Comment naissent les lanternes ?

Rue Royale, Lyon 1
Une centaine de jeunes pousses de lanterne d'éclairage public envahissent les trottoirs ! Observez celles qui viennent d'éclore, et celles, adultes, qui se tiennent bien droit, tandis que certains plants se développent bizarrement.

◆Salle de bal[let]

Place Sathonay, Lyon 1
Sur la place métamorphosée en salle de bal, les arbres sont habillés de tutus blancs. Si vous observez leurs branches dénudées, au gré de votre imagination, vous devinez le délié d'un bras, la cambrure d'un buste, l'allongé d'une jambe… Le soir, le ballet s'anime, au son des partitions de grands compositeurs, et l'atmosphère se teinte de multiples couleurs. Pas chassés ou valse endiablée : entrez dans la danse.

◆Les Anooki s'invitent à l'Opéra

Place Louis Pradel, Lyon 1
L'Opéra est le nouveau terrain de jeu des Anookis, et les facéties de l'irrésistible duo bousculent l'architecture du vénérable bâtiment ! De sauts en plongeons, de danses en glissades, les petits Inuits déclenchent, dans un spectacle drôle et poétique, une gigantesque cascade d'eau qui noie l'édifice, transforment l'Opéra en un gigantesque cadeau, laissent une tempête de neige recouvrir la façade…

◆Lyon, Terre aux lumières

Place des Terreaux, Lyon 1
Ce sont bien les chefs d'œuvre du Musée des Beaux-Arts qui apparaissent sur les façades. Les personnages de ces tableaux de maître s'échappent du cadre, bientôt rejoints par les artistes de l'Opéra, puis par d'autres danseurs et musiciens. Ce ballet féérique et joyeux, avec des images et projections vidéo respectivement réalisées par BK et Studio Theoriz, trouve son apothéose dans une pluie étincelante de lumignons.

◆Njörd, esprit du vent

Hôtel de Ville, Lyon 1
Découvrez les esprits du vent dans les cours de l'Hôtel de Ville, transformées en un sanctuaire éphémère. Matérialisés par une multitude de plumes portées par le souffle d'un vent léger, ils dansent et virevoltent dans un ballet de lumière à l'intérieur de grands monolithes transparents. Laissez-vous submerger par la sérénité et la poésie des lieux !

LYON 4

◆La Caravane Laser

Déambulation du Parvis de l'Eglise Saint-Charles de Serin au Parc Roquette, Lyon 4, Lyon 9
Avec la Caravane LASER, prenez le temps, stylo laser en main, de réaliser vos dessins éphémères

sur les murs qui jalonnent le parcours de cette déambulation entre le tunnel modes doux et le parc Roquette.

◆L'apprenti sorcier aux entrepôts

Eglise Saint-Charles de Serin, Lyon 4
Régalez-vous des joyeuses aventures de l'apprenti sorcier qui s'achèvent par un final de feu et de pyrotechnie, et profitez de cette étape pour reprendre des forces avec une boisson chaude.
Avec la complicité du Conseil de Quartier Saône et Eglise Saint-Charles de Serin
Entrée côté Saône du tunnel modes doux de la Croix-Rousse

◆Dessine-moi une lanterne

Place Flammarion, Lyon 4
Participez à des ateliers de création et de fabrication de lumignons, pour contribuer à votre tour à illuminer la place, transformée en une lanterne géante par les habitants du 4ème arrondissement, avec la complicité d'une troupe lumineuse de spectacle vivant et d'un artiste plasticien.

◆Les filaments de la connaissance

ESPE - 5 rue Anselme, Lyon 4
Pénétrez au cœur d'un monde peuplé d'étranges objets lumineux, inspirés des champignons, ces organismes vivants qui coexistent et interagissent avec toutes les formes de vie tout en gardant leur mystère. Les étudiants de première année du programme I.D.E.A. (Innovation – Design-Entreprenariat – Art) d'EM Lyon Business School et de l'École Centrale de Lyon vous guident à travers cette installation lumineuse, sonore et interactive en vous expliquant leur démarche créative.

◆Supercube, l'incroyable collection

Mairie du 4ème, Lyon 4
Laissez-vous prendre en photo devant la Mairie du 4ème arrondissement, et devenez, à votre tour, l'un des multiples personnages qui participent à l'animation de ce grand cube lumineux constellé de 400 silhouettes d'hommes et de femmes enfermées chacune dans un bocal.

◆Contes d'hiver

Place Bertone, Lyon 4
Petits et grands, entrez dans ce petit théâtre d'ombres et redécouvrez avec des yeux émerveillés les histoires et contes de votre enfance.

◆Résonance

Esplanade du Gros Caillou, Lyon 4
Cet insolite tunnel de 5 m de haut réagit aux multiples bruits et rumeurs de la ville en s'animant de lumières dont l'intensité, les nuances et les mouvements évoluent constamment. En pénétrant dans la structure, donnez à votre tour des couleurs aux sonorités urbaines !

◆Anamorphose

Tunnel modes doux, Lyon 4
Embarquez pour une traversée fantastique sous la colline entre Rhône et Saône. Au fil de votre avancée à l'intérieur du tunnel, des images géantes vous transportent dans une succession d'univers réels ou oniriques, évoquant les espaces naturels, la ville, l'art…

◆SurExposition

Esplanade du Gros Caillou, Lyon 4
Postez vos messages par SMS au 31014 précédé du mot clef « SUREX » ou depuis l'application « SurExposition », qui les traduira en morse et en lumière. Ces signaux lumineux sont envoyés vers le ciel depuis un grand monolithe noir et visibles depuis toute la ville ! Avant qu'ils ne soient convertis en lumière, vous pouvez lire les textes de tous les messages et leur traduction en signes morse qui défilent sur le monolithe et sur votre smartphone.

CALUIRE

◆Fête des Lumières à l'Institut de l'Oratoire

Œuvres mariales et musique baroque
Les 6, 7, 8 décembre 2014, l'Institut de l'Oratoire et Face-à-Face Musical s'associent à la Fête des Lumières
avec trois concerts organisés à la Chapelle de l'Oratoire (2, rue de l'Oratoire – Caluire et Cuire).
Inscrivez le site patrimonial de l'Oratoire et sa Chapelle dans vos déambulations
à travers la ville illuminée !
Et renouez avec la tradition magique des 8 décembre lumineux du passé,
en allumant un petit lumignon sur place !

◆Concert « La Stella » Chœur de Chambre Les voix d'Atalante

Samedi 6 Décembre 2014 à 18h : Direction : Cédric Meyer
Hommage à la Vierge Marie à travers hymnes, messes et motets du XVIème et du XVIIème siècle.
Œuvres sacrées de Morales, Arcadelt, Marenzio, Desprez, Palestrina, Victoria, Lotti, Alessandro et Domenico Scarlatti.

◆Concert «Folk Songs » Trio baroque : Consort Trio « English Ayres »

Dimanche 7 décembre 2014 à 17H : Direction : Frédéric Vérité
Théorbe, luth : Frédéric Vérité – violoncelle baroque, viole de gambe : Cécile Pérot - Soprano : Karine Angelloz-Pessey
Poésie anglaise et musique baroque des XVIème et XVIIème siècles, atmosphère de l'époque de Shakespeare et de Henry VIII dans un répertoire musical raffiné, d'une grande expressivité. Airs de John Dowland, Henry Purcell, Haendel, Robert Johnson... jusqu'aux compositeurs plus récents inspirés par la poésie anglaise du 16ème siècle (Purcell...)
Entrée : 8 euros – gratuit pour les moins de 12 ans
Réservation conseillée : 06 43 76 08 51
concerts.faceafacemusical@gmail.com

◆Concert interactif "Hommage Musical à la Vierge"

Lundi 8 décembre 2014 à 18H : Avec le petit choeur de femmes Vocaluire de l'AMC2, sous la direction d'Irène Jacquet, et la participation active du public dans l'allégresse !
Ce dernier concert est gratuit, mais vous pouvez, si vous le souhaitez, faire un don à l'association « Vie et souffle dans le monde » (insuffisants respiratoires).
Notez bien l'horaire des concerts : soit 17H, soit 18H, selon les jours.
Des lumignons seront proposés sur place à l'achat, au profit d'une association.

Pierre noire sur papier

Huile sur papier

Christiane GUILLAUBEY, sculpteur

Vit et travaille à Lyon

« Il y a toujours dans la sculpture de Guillaubey la présence de la femme. Celle qui est corps, sexe, matière, dans ses triangles et ses failles ouvertes ou entraperçues forme absolue pour nous donner à voir.
Le dessin est une note,
Elle passe du papier au marbre, libre, du papier au bronze, d'une ligne qui brise la ligne. Force fragile. »